

6 JANVIER > ROMANS Espagne

Les yeux de la licorne

Ana Maria Matute, prix Cervantes 2010, offre avec son dernier roman un grand livre de l'enfance



Ana Maria Matute qui vient de recevoir le prix Cervantes accède, à 84 ans, à la reconnaissance publique d'une œuvre considérée depuis longtemps comme majeure en littérature contemporaine. Outre la réédition en « Libretto » d'une de ses œuvres maîtresses, *La tour du guet*, Phébus publie son dernier roman, paru en 2008 en Espagne. Une plongée dans les années d'enfance : le récit d'une fillette qui, comme la romancière catalane, a eu entre 6 et 10 ans à Madrid dans les années 1920.

La petite narratrice, Adriana, dite Adri, est la dernière d'une famille bourgeoise de quatre enfants. « *A ma naissance mes parents ne s'aimaient plus* », dit la première phrase du livre. « *Née au mauvais moment dans une famille qui avait perdu et les illusions et les pratiques de l'amour* », l'enfant fait le désespoir de sa mère. Elle est de la « *branche normande* », commente-t-on énigmatiquement à son sujet quand elle écoute, cachée dans la buanderie, sous la table à repasser, les conversations des employés de maison. Elle a le sentiment d'être étrangère dans sa propre famille et regarde les adultes « *les Géants* », avec une incompréhension curieuse. Rétive à toute forme de discipline, elle a du mal à rentrer dans le rang chez les bonnes sœurs du collège catholique de jeunes filles Saint-Maur,

**Ana Maria Matute
taille en diamant
les cailloux
de la mémoire.**



Ana Maria Matute

Le temps préservé

CATHERINE HEJLE/GALLIMARD



Philippe Delerm

« le baigne ». Cataloguée « méchante », c'est surtout une enfant silencieuse, solitaire, invisible et opaque à la fois pour son entourage. Son imaginaire nourri des contes d'Andersen et des livres d'aventures de ses frères est un allié précieux pour traverser les heures sans ami. Ainsi que les secrets de Tata Maria et Isabel, la cuisinière qu'elle entend, cachée, tandis qu'elle se lève la nuit pour apercevoir une licorne traverser la cuisine dans « un bruissement de feuilles mortes ».

Dans ces temps qui ne sont pas doux, quelques figures ouvrent des fenêtres de liberté comme la tante Eduarda, l'extravagante sœur de sa mère, magnifique personnage de femme affranchie, qui est la seule à tenir compte des désirs de la petite fille et à la respecter. Puis c'est la rencontre avec Gavril, « le fils de la ballerine », son « siamois », qui va illuminer de ses boucles blondes la vie contrainte de la fillette. Le paradis n'entreouvre ses portes que fugitivement et émerge parmi les souvenirs, deux journées de grâce magnifiquement racontées : celle où Eduarda offre à sa nièce un théâtre de guignol et une promenade avec le père dans un parc enneigé une journée de Noël.

Ana Maria Matute taille en diamant les cailloux de la mémoire. Classe naturelle, impeccable élégance, style tenu, l'écrivaine est comme une sœur espagnole de Rosetta Loy, même si l'Italienne est plus jeune de quelques années. Elles appartiennent à des pays, des milieux et des générations qui ont vu basculer leur monde avec la Seconde Guerre mondiale. Toutes deux ont connu des enfances privilégiées où le drame a été pourtant fondateur. « Qui sait si l'enfance ne survit pas à la vie ? »

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

En une quarantaine de textes courts, personnels et émouvants, **Philippe Delerm** raconte les petits plaisirs et les moments de bonheur de la vie quotidienne.



Depuis ses tout débuts en littérature, il y a maintenant pas mal d'années, Philippe Delerm s'est imposé grâce à une qualité principale : la justesse de ton. Laquelle, alliée à une vraie simplicité, à une modestie que le succès n'a en rien altérée, fait que chacun d'entre nous se reconnaît dans chacun de ses livres. D'où le succès phénoménal de *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*, livre-culte s'il en est et qui, 14 ans après sa publication (chez L'Arpentier/Gallimard), n'est toujours pas passé en « Folio » parce qu'il continue de se vendre en grand format, chaque année, à quelques dizaines des milliers de nouveaux lecteurs, dont certains n'étaient pas nés lorsque furent inventés par Delerm ces fameux « plaisirs minuscules ». Il n'y a pas renoncé, bien sûr, à ces moments de bonheur simples et fugaces. Certains des textes courts du *Trottoir au soleil* les célèbrent encore, comme ce pudding de chez Le Bras, pâtissier sis sous l'escalier même de la gare Saint-Lazare où sa maman regalait le jeune Philippe, son chouchou, avant de rapporter le même gâteau, en cinq exemplaires, à toute la famille. C'était il y a bien longtemps déjà, et certains des acteurs de cette histoire sont morts. Même si le mot n'est pas écrit : Philippe Delerm est bien trop délicat pour donner dans le pathos. Mais ce pudding de Le Bras, c'est l'une de ses made-

leines de Proust à lui. Avec le même sentiment de nostalgie, le même goût des choses abolies, la même tentation émouvante de retenir la vie qui s'échappe. Ici, c'est bien de « temps retrouvé » qu'il s'agit, mais aussi de « temps préservé ».

Si le temps a une structure, alors c'est un vaste cercle, à l'image duquel est conçu le recueil, qui commence et s'achève en vue de la gare Saint-Lazare, justement, l'une des deux qui mènent vers la Normandie. La boucle est bouclée, avec humour et tendresse. Ainsi, cette scène racontée dans un texte dont l'incipit est : « Je suis dans cette foule serpentine »... Alors que l'écrivain fait la queue au guichet pour acheter ses billets de train, une de ses lectrices s'approche, le reconnaît et lui dit, très vite, avant de s'éloigner pour ne pas le déranger ni le mettre mal à l'aise : « J'ai perdu mon mari il y a un mois. Je relis vos livres. C'est le détail qui me permet de tenir. » Un cadeau, commente Delerm, et « le détail qui (lui) permet de tenir », à lui. Jamais Philippe Delerm n'a signé un recueil aussi personnel, et, partant, universel. Jusqu'à une divagation coquine autour de la figure...

Recueil proustien, donc, toutes proportions gardées. Où l'ordinateur a remplacé les « téléphones » du narrateur de la Recherche, ce qui permet à papy Philippe d'entendre, par le truchement d'une caméra numérique, la voix de son petit-fils, Sacha. Alors, tout redevient possible.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Ana Maria Matute

Paradis inhabité

PHÉBUS

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR MARIE-ODILE FORTIER-MASEK

TIRAGE : 3 500 EX.

PRIX : 21 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-7529-0490-4

SORTIE : 6 JANVIER



La tour de guet

PHÉBUS

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR MICHELLE LÉVI-PROVENÇAL

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 10 EUROS ; 256 P.

ISBN : 978-2-7529-0498-0

SORTIE : 6 JANVIER



Philippe Delerm

Le trottoir au soleil

GALLIMARD

TIRAGE : 50 000 EX.

PRIX : 14,90 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-07-013231-7

SORTIE : 5 JANVIER



12 JANVIER > ROMAN France

La ronde

Troisième roman de **Sophie Bassignac**, *Dos à dos* est une comédie élégante et mélancolique.



Sophie Bassignac a imposé son univers et sa musique dès son premier roman *Les aquariums lumineux* (Denoël, 2008). Encore plus réussi, le deuxième, *À la recherche d'Alice* (Denoël, 2009), confirmait la singularité d'une écrivaine en qui l'on peut voir une manière de cousine excentrique de Bernard Chapuis, Martin Veyron et Pascal Thomas.

Désormais publiée chez Lattès, Sophie Bassignac séduit à nouveau avec *Dos à dos*. Une drôle de comédie mélancolique dont les protagonistes se croisent ou se suivent en douce. Plus cambrioleur que gentleman dont les activités illicites intéressent la police, Arnaud part rendre visite à ses parents, Gabriel et Ester, dans la villa des Roses qu'ils occupent dans le Midi. Le jeune homme – que son père trouve « filandreux » et « générateur d'angoisses » – est le genre à ligoter une femme pour lui voler ses bijoux. Papa, lui, est un écrivain qui n'écrit plus, estimant que l'on « reste toujours au bord des gens ». Maman, elle, a fait carrière dans l'édition de livres de cuisine et passe le plus clair de son temps avec son amie Pamela, une Américaine veuve qui finit « *beurrée et molle* un soir sur trois ». Dans la ronde, on distingue aussi Fumiko, la compagne japonaise d'Arnaud qui dessine les gens qu'elle rencontre dans le



métro et peut s'endormir dans le lit de Marcel Proust.

Voici encore Guinevere, une blonde Anglaise qui photographie les autocollants à l'arrière des voitures et les gens de dos qui regardent les œuvres dans les musées. Sans oublier Gabriel Larmoyeux, détective qui laisse de côté les petits pois de son riz cantonais et n'a jamais oublié une dame qu'il devait prendre en flagrant délit d'adultère mais dont il est tombé amoureux. Ou son adjoint, Jean-Mi Causse, « *adepte laborieux du recul systématique* » qui écrit des nouvelles d'anticipation. Avec le doigté qu'on lui connaît, Sophie Bassignac orchestre un ballet atypique dont le lecteur emballé ne perd pas une miette. La romancière confirmant au passage son net penchant pour les rencontres inattendues et les personnages attachants.

ALEXANDRE FILLON

Sophie Bassignac

Dos à dos

JC LATTÈS

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 16,50 EUROS, 200 P.

ISBN : 978-2-7096-3633-9

SORTIE : 12 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN France

La croisière s'ennuie

Un conte hors du temps, par un jeune dandy-writer, **Louis-Henri de La Rochefoucauld**.



Emily Marquises – ce n'est pas son vrai nom, on ne sait rien d'elle si ce n'est ce qu'elle voudra bien nous narrer au fil de son récit, et on s'en fiche – est une vieille dandie ringarde, portant banane blanche et smoking, dormant le jour, picolant et fumant et causant la nuit, et qui, afin de tromper son *taedium vitae*, participe à une croisière de luxe sur un paquebot au large des Bahamas. Côté quelques spécimens d'humanité qu'elle snobe du haut de ce qu'elle croit être aristocratique élégance et qui n'est que muflerie, provocation, immaturité chronique et mépris des humbles qui font simplement leur job, elle traîne son ennui de bar en bar, de salons vides en spas fermés, jusqu'à ce qu'elle rencontre un certain Vittorio, compositeur fantasque et pianiste de bar occasionnel, avec qui elle se trouve d'innombrables points communs : logorrhée, ivrognerie, morgue et totale vacuité.

Cette épigone vieillissante d'Oscar Wilde, sous le patronage de qui est placé le roman de Louis-Henri de La Rochefoucauld, va-t-elle enfin connaître le grand amour, ou subir un nouvel échec et finir en pitoyable Lafcadio ? Il faudra attendre la page 206 pour avoir le fin mot de cette fable grinçante, totalement décalée par rapport au *mainstream* littéraire actuel.

Tout cela pourrait n'être qu'un exercice gratuit, n'était le style du jeune Louis-Henri de La Rochefoucauld (25 ans), lointain descendant de l'illustre duc-moraliste, dont il a hérité l'esprit, la verve et le mordant. Un tantinet chantourné peut-être, il écrit un français d'une élégance rare, avec une maîtrise étonnante chez un auteur aussi novice avec déjà un roman à son actif, *Les vies Lewis*, paru chez Léo Scheer en 2010. J.-C. P.

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Un smoking à la mer

LÉO SCHEER

TIRAGE : NC

PRIX : 17 EUROS, 206 P.

ISBN : 978-2-756-10280-1

SORTIE : 5 JANVIER



13 JANVIER > ROMAN France

Tofu et quinoa



Le narrateur du nouveau roman de **Frank Deroche** – déjà repéré avec *Effets secondaires* (Le Dilettante, 2002) et *Les paroles de Billie Jean* (éditions du Rocher, 2007) – semble être un bien curieux garçon. Voici

en effet un type « *jeune, insouciant* » qui, jusqu'en mars 2006, était, nous dit-il, « *sans superstition, sans croyance* ».

Inscrit en deuxième année de doctorat et attelé à une thèse sur la langue étrusque, il estime avoir jusqu'ici mené une « *vie de petit vieillard misanthrope* ». Orphelin de mère depuis l'âge de quatre ans et végétarien depuis l'âge de quatorze, monsieur habite un appartement offert par son père. Sarah, sa meilleure amie, s'est mise à boire son urine, mais lui trouve que cela revient à « *manger ses rognures d'ongles ou ses crottes de nez* »...



Le quotidien de cet adepte d'un cocktail comprenant tofu, seitan, quinoa, gélules de maté et bougies au citron, vacille lorsqu'il fait la connaissance de Magda Hansson. Laquelle est, selon lui, « *presque belle* » malgré un « *vilain nez, couvert de points noirs, et un vilain menton* », de grosses dents évoquant celle « *d'un ragondin* »... Notre amateur de bio va également se retrouver confronté au sympathique Kevin. Un colley nettement plus porté sur les boîtes de termites végétariennes aux aubergines que sur les produits de la marque Royal Canin !

Assez déroutant, à l'instar de son protagoniste, *Bio* est un roman où le tragique côtoie sans arrêt l'humour. Pas bégueule, Deroche a choisi de le dédier « *Aux moches, aux mal calibrés* » ! AL. F.

Frank Deroche

Bio

GALLIMARD

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 16,50 EUROS, 176 P.

ISBN : 978-2-07-013105-1

SORTIE : 13 JANVIER



6 JANVIER > ROMAN France

La vache et l'ermite

Un homme se retire dans une ferme de la Creuse. Solitude, liberté et désir au sommaire du septième roman de Jean-Marie Chevrier.



« Il se retrouva seul et pauvre comme au début de sa vie. » Matthieu, libraire de livres anciens à Paris, spécialisé dans les ouvrages de botanique du XVIII^e, rejoint la Creuse après avoir arrêté son activité et été quitté par sa femme.

Il s'installe dans une ferme familiale isolée, entourée de prés, où il passait ses vacances d'été lorsqu'il était enfant, à quelques kilomètres de Guéret. A l'écart de tout, il organise une vie frugale et détachée du monde. « Jour après jour il entrait en solitude. » C'est un homme de livres et de silence. Le retrait est comme une pente naturelle : il entretient un potager, fabrique des gâteaux secs, fait son pain qu'il mange seul, vit sans musique et sans nouvelles du monde, perd la notion de semaine et s'ennuie parfois à mourir. L'homme a emporté dans sa retraite quelques livres, *L'Iliade* et *L'Odyssée*, *Les Géorgiques* de Virgile et *Malone meurt* de Beckett.

Puis il achète une génisse « de compagnie » qu'il baptise Io, « la prêtresse d'Héra changée en vache par Zeus après qu'il l'eut séduite ».



Robinson de la Creuse, il se découvre aussi dans de brusques éclairs de lucidité, urbain, incompétent, inadapté : « La vanité de son projet lui sautait aux yeux. » Rare contact avec l'extérieur, un vieux voisin vient parfois lui rendre visite, tenant en laisse son fils handicapé dont le seul moyen d'expression est une modulation de cris. Parfois, le désir assoupi se rappelle à son souvenir : la première fois, c'est une attirance vite réprimée pour une professeure de violon rencontrée dans un café avec laquelle il assiste à une représentation d'une pièce de Marivaux à Guéret. Mais Matthieu préfère décourager les tentatives d'approvisionnement de la jeune femme : « En vous disant mon nom, j'aurais l'impression d'annuler les lents et douloureux efforts que je m'impose pour devenir personne », lui dit-il. Il protège une solitude qui par moments ressemble à la liberté, à une forme de sagesse, à d'autres à un oppressant enfermement volontaire. « C'est une aven-

ture qui demande plus de résignation que de force d'esprit. » Jusqu'au jour où, après trois ans de re-tranchement, arrivent Alban et Paule, un couple de marcheurs à qui il offre l'hospitalité.

Si ces terres rurales et ce département sont chers au cœur de Jean-Marie Chevrier qui a pris la région comme théâtre de plusieurs de ses romans – le septième jusqu'à présent, tous parus chez Albin Michel dont *Un jour viendra où vous n'aimerez plus qu'elle* (2007), *Départementale 15* (2009) –, le romancier, comme son héros, porte un regard sans idéalisation sur ce choix de vie, relevant la dureté d'un quotidien au confort spartiate, la difficulté de faire face à un isolement qui confine à la disparition, « le terrible écho de soi-même pour celui qui vit seul ». Le romancier joue une sonate en mode mineur, élégiaque comme une journée de pluie fine sur une campagne retirée.

Sa langue simple et classique sert des sentiments romantiques un peu désuets, une sensualité délicate et pudique à l'image de l'érotisme qui se dégage de l'ermite soignant et massant les pieds blessés de la randonneuse. V. R.

Jean-Marie Chevrier

Une lointaine Arcadie

ALBIN MICHEL

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-226-21526-0

SORTIE : 6 JANVIER



6 JANVIER > POLAR HISTORIQUE France

Inspecteur Clavault

Un nouveau « Grands détectives » pas tout à fait comme les autres.



Connu jusqu'ici pour une trilogie de polars du terroir (poitevin en l'occurrence, parce c'est là que ce rurbain a migré), **Pierre D'Ovidio** a eu une bien bonne idée en imaginant de décliner une série de romans policiers qui se situe juste à la fin de la guerre de 1939-1945. Période convulsive et violente s'il en est, et où il semble avoir été fort difficile, en présence d'un des nombreux cadavres retrouvés dans la rue et sur quoi la police du nouveau régime enquêtait, de dire s'il s'agissait d'un crime « normal », à savoir crapuleux ou passionnel, ou bien d'un règlement de comptes, d'une vengeance directement liés aux horreurs que la population venait de subir.

L'ingratitude des fils commence donc en janvier 1945, dans ce Paris, certes libéré et salué avec lyrisme et émotion par le général de Gaulle, président du Gouvernement provisoire d'une République française ressuscitée,



Pierre D'Ovidio

mais aussi affamé, gelé, exsangue, à cause à la fois des rigueurs hivernales et des restrictions imposées par la situation. Le peuple crève de faim, de froid, et de peur encore, puisque, ailleurs dans le pays, l'occupant résiste sporadiquement aux troupes alliées.

Le jeune Maurice Clavault, combattant, prisonnier puis libéré et devenu inspecteur de police à Vanves, se voit chargé de diriger l'enquête sur un macchabée retrouvé dans les ruines d'un immeuble de Malakoff, mort depuis plusieurs semaines apparemment, avec cette particularité que l'une de ses mains, la droite, celle qui servait à faire le salut fasciste, est peinte en noir jusqu'à l'avant-bras...

Au terme de bien des difficultés, on se doute que Clavault, porté par l'amour qu'il commence d'éprouver pour la belle Ginette, va réussir à identifier la victime, ainsi que son meurtrier et le mobile d'icelui. C'est la loi du roman policier. Mais il nous faudra auparavant avoir suivi avec attention la saga des frères Litvak, Lev et Samuel, deux jeunes juifs lituaniens qui ont fui leur Wilno natal quand ont commencé les exactions des fascistes lo-

caux, valets des nazis. L'un a gagné les Etats-Unis, d'où il reviendra en officier libérateur. L'autre est resté à Paris, honnête commerçant et père de famille parfaitement intégré, jusqu'à la guerre, l'Occupation et la collaboration zélée de Vichy avec Hitler. Les deux histoires, parallèles et éloignées en apparence, finiront par se rejoindre grâce au talent de Pierre D'Ovidio.

Naturellement, au-delà de l'intrigue, ce qui nous séduit ici, c'est le naturel, voire la gouaille des personnages, campés dans un Paris à la Prévert et Carné, décors de Trauner. Cette ville des petites gens et des petits métiers qui nous paraît aujourd'hui aussi exotique que la Chine des Song ou l'Angleterre du bon roi Richard. En digne héritier de Simenon, Léo Malet et Fajardie réunis, D'Ovidio a réussi son entrée dans les « Grands détectives », et son héros rejoint ses collègues, le juge Ti, frère Cadfaél ou Thomas Pitt. On attend déjà la suite des aventures de l'inspecteur Clavault.

J.-C. P.

Pierre D'Ovidio

L'ingratitude des fils

10/18

TIRAGE : 20 000 EX.

PRIX : 7,40 EUROS ; 250 P.

ISBN : 978-2-264-05108-0

SORTIE : 6 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN France

Pourquoi l'Argentine ?

Un deuxième roman brillant, où **Pierre Stasse** se lance dans l'aventure.



Simon Koëtels, le héros-narrateur imaginé par Pierre Stasse, est un jeune fils à maman sans guère de consistance, dont on a l'impression qu'il ne sait absolument pas quoi faire de sa vie. Peut-être parce qu'il n'a pas connu son père.

En tout cas, on se trouve quelque peu surpris par sa décision subite de quitter Paris, son cher 14^e arrondissement où il bricole dans la brasserie maternelle, pour voler vers l'Argentine et Buenos Aires, qu'il ne connaît nullement, mais où l'accueille et l'héberge, en attendant mieux, un vieil « ami de famille » qui a peut-être occupé, autrefois, une place dans le cœur de madame Koëtels. Pourquoi donc l'Argentine ?

Simon se met à explorer l'immense métropole portègne, avec ses quartiers résidentiels, et aussi ses banlieues périlleuses où la jeunesse s'entraîne à ce qui semble être le sport national : le vol de sacs à l'arraché. Mais le jeune Français ne s'en sort pas trop mal, parce qu'il a autrefois pratiqué la boxe thaïe, sujet de conversation très apprécié par les voyous locaux.

Cette situation de départ posée, Pierre Stasse, jubillant de jouer le *deus ex machina*, va s'ingénier à



plonger son héros, ballotté par les événements, dans les situations les plus invraisemblables, les aventures les plus abracadabrantes. Simon se voit presque kidnappé par Esteban Menger, un inquiétant milliardaire qui le loge somptueusement dans la suite royale de l'hôtel Implicite, palace au milieu des villas, les bidonvilles argentins, tenu par sa sœur Natacha. Ils ont encore un frère aîné, Juan Pablo, chorégraphe délirant, qui répète un ballet mégalomane qui doit être créé au Teatro de Buenos Aires. Simon est à la fois fasciné, attiré et angoissé

par cette famille de juifs allemands dont c'est le père, un petit malin, qui s'était installé dans le pays bien avant les horreurs nazies, et y avait bâti la fortune qu'Esteban a su faire fructifier. Comme un coq en pâte, il sort, picole, fume des havanes et se laisse envoûter par les sirènes du luxe. Jusqu'à ce qu'Esteban lui confie une mission bizarre et dangereuse, et que Simon, aussi naïf soit-il, en vienne à s'interroger : qui sont exactement ces gens, et que lui veulent-ils ? Et si ce voyage en Argentine, au final, n'avait rien d'un hasard ?

On n'en dira pas plus afin de préserver le suspense que Pierre Stasse s'est plu à construire, et qu'il mène tout au long de son roman, sans faiblir. Il a de l'imagination, du souffle, et un tropisme bienvenu vers les ailleurs, même si son *Hôtel Argentina* est autant un roman d'initiation qu'une aventure exotique. En dépit d'un côté bon élève qui veut tout faire bien et a tendance à surécrire, tout cela ne manque pas de charme. Le jeune Pierre Stasse, 24 ans, confirme donc les promesses des *Restes de Jean-Jacques*, son premier opus, paru chez Flammarion en 2009. J.-C. P.

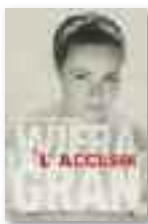
Pierre Stasse
Hôtel Argentina
FLAMMARION
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 18 EUROS ; 250 P.
ISBN : 978-2-0812-4871-7
SORTIE : 5 JANVIER



13 JANVIER > ROMAN Pologne

En mémoire de Wiera

Avec *Wiera Gran, l'accusée*, **Agata Tuszynska** rouvre le dossier de la Pologne occupée à travers le cas de celle que l'on surnommait « la voix du ghetto ».



Qui se souvient de Wiera Gran ? Plus grand monde, sans doute. Charles Aznavour peut-être, qui chanta avec elle. Quelques mélomanes assurément, en Pologne, en Israël, en France ou à New York, pour qui l'ombre portée de Marlene Dietrich ne suffit pas tout à fait à éclipser le souvenir des voix de toutes ces divas pour temps troublés, Zarah Leander, Marianne Oswald ou Wiera Gran, donc. Elle était née Weronika Grynberg quelque part en Russie dans l'année 1916 ; morte à Paris quatre-vingt-onze ans plus tard, égarée sur les chemins étroits de sa folie, de sa paranoïa, de son chagrin. On la surnommait « la voix du ghetto ». Pendant un peu plus d'un an, d'avril 1941 à juin 1942, elle chanta en manteau de vision les paradis perdus pour un public où bourreaux et victimes pressentaient qu'il n'y aurait pas de lendemain. L'après-guerre, en Pologne comme ailleurs, confondit justice et vengeance.



Dénoncée comme collaboratrice, brièvement internée, Wiera Gran subit deux procès à l'issue desquels, faute de preuves, aucune charge ne fut retenue contre elle. Si ce n'est la tâche d'infamie qui dès lors l'accompagna et dont elle ne se défendit – fort mal – qu'en se muant à son tour en procureur.

Auteure des très beaux et endeuillés *Une histoire familiale de la peur* (Grasset, 2006) et *Exercices de la perte* (Grasset, 2009), parmi les voix les plus originales de la littérature polonaise

contemporaine, Agata Tuszynska, qui est une femme qui a de la mémoire, se penche sur le « cas Gran ». Elle l'a rencontrée, elle a écouté ses imprécations, interrogé les archives autant que les rares témoins survivants, mené un travail d'historienne et de détective. Paru initialement en Pologne, son livre fit scandale, jetant l'opprobre sur Wladyslaw Szpilman (qui avant d'être le « Pianiste » de Polanski fut celui de Wiera Gran et l'un de ses plus féroces accusateurs, soupçonné à son tour d'être un ancien collaborateur). Nul doute que la polémique va bientôt se propager aux autres pays où le livre d'Agata Tuszynska (dont Grasset a acquis les droits mondiaux) sera traduit. Cependant, il se serait dommage de réduire à cette odeur de soufre ce livre méditatif et passionnant qui a le bon goût de ne pas répondre aux questions qu'il pose : qu'est-ce qu'être un traître, où finit la survie et où commence la trahison ? **OLIVIER MONY**

Agata Tuszynska
Wiera Gran, l'accusée
GRASSET
TRADUIT DU POLONAIS
PAR ISABELLE JANNES-KALINOWSKI
TIRAGE : 14 000 EX.
PRIX : 20,50 EUROS ; 416 P.
ISBN : 978-2-246-73041-5
SORTIE : 13 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN Etats-Unis

Les prédateurs

Découvert en France avec *Un pied au paradis*, Ron Rash séduit plus encore avec *Serena*.



En 2009, les éditions du Masque pouvaient se targuer d'avoir publié l'un des meilleurs romans de l'année. Situé dans une Caroline du Sud perturbée par la sécheresse, *Un pied au paradis* (repris au Livre de poche) permettait au public français de découvrir le sens aigu

de la tragédie de l'Américain Ron Rash. Un romancier, poète et nouvelliste que l'on retrouve aujourd'hui avec un livre peut-être plus impressionnant encore, *Serena*.

Le riche Pemberton vient de se marier avec une femme qu'il a rencontrée à Boston. Elle s'appelle Serena, vient du Colorado où son père, exploitant de bois et de scierie, lui a appris « à serrer la main des hommes d'une poigne ferme et à les regarder droit dans les yeux, ainsi qu'à monter à cheval et à manier les armes à feu ».

Madame Pemberton sait que son mari est quelqu'un à qui les défis ne font pas peur, elle précise d'ailleurs que c'est aussi pour ça qu'elle l'a épousé. Le couple rentre en Caroline du Nord – un saisissant paysage de montagnes, de crêtes et de

cours d'eau – où Pemberton possède la Pemberton Lumber Company. Une exploitation forestière qui emploie maints bûcherons. Des équipes d'abattages qui ont fort à faire avec les frênes blancs de la région et doivent se méfier des crotales diamantins dont les morsures sont mortelles.

Le lecteur sait d'entrée de jeu que Pemberton a engrossé la jeune Rachel, presque dix-sept ans, qui avait un emploi à la cuisine du camp. Laquelle va se retrouver sans père mais avec un bébé aux yeux bruns. Rachel est surtout parfaitement consciente qu'il ne « faut surtout pas aimer quelque chose qu'on peut te prendre »...

Ron Rash laisse sans voix avec le portrait de la Serena qui donne son titre à un inoubliable roman noir. Une femme dure qui n'a pas froid aux yeux et ne fait jamais de sentiment. Une prédatrice qui prend plaisir à faire plier ceux qui croisent son chemin, ours et aigles compris. D'une rare intensité dramatique, *Serena* est la marque d'un écrivain de tout premier plan. AL F.

Ron Rash

Serena

LE MASQUE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR BÉATRICE VIERNE

TIRAGE : 12 000 EX.

PRIX : 20,90 EUROS, 380 P.

ISBN : 978-2-7024-3402-4

SORTIE : 5 JANVIER



9 782702 434024

13 JANVIER > PREMIER ROMAN Etats-Unis

Sacrée gueule

Dans *La ballade de Gueule-Tranchée*, Glenn Taylor remonte le cours de la vie d'un homme qui a eu 108 ans en 2010 !



Voilà quelqu'un qui a tout fait dans sa longue et tumultueuse existence. Early Taggart a été tour à tour « inventeur, charmeur de serpents, cunnilinguiste, tireur d'élite, homme des bois, harmoniciste et journaliste ». Il faut dire que le héros

de ce premier roman haut en couleur a largement eu le temps d'enchaîner les aventures puisqu'il a fêté ses 108 ans en 2010 !

Enfant, il est élevé par une veuve, Ona Dorsett, qui gagne sa vie en vendant de l'alcool de contrebande. Et non par sa bigote de mère qui, le prenant pour « le rejeton de Belzébuth », a tenté de le noyer dans les glaces. Le garçon n'est pas comme les autres, avec sa gueule tranchée à cause de gencives fendues et des dents poussées prématurément qu'Ona soigne à la gnôle.

Le jeune Taggart enfouit et déterre, lorsqu'il ne chasse pas les insectes ou s'essaye à la fronde dans une région isolée et verdoyante au sud de la Virginie occidentale. Il ne tarde pas à s'empêcher d'Ewart Smith, la fille d'un prêcheur, qu'il

aime à embrasser le cou et les pommettes après l'école. A 14 ans, Gueule-Tranchée reçoit une Winchester modèle 1907 et s'offre ensuite un Colt 38.

Il a l'occasion de suivre la Grande Dépression, l'effondrement du syndicat qui laisse les coudées franches aux entreprises charbonnières. Tout jeune, il tire sur les gardes de mine, perçoit « la présence palpable de la mort ». Puis s'enfuit dans les bois, dompte l'harmonica Hohner trouvé sur le cadavre de son défunt père. Et se transforme d'abord en Chicky d'Or, un bluesman émérite, puis ensuite en un journaliste appelé à croiser John Fitzgerald Kennedy...

Natif d'Huntington, en Virginie occidentale, Glenn Taylor fait des débuts romanesques fracassants avec cette épopée impossible à lâcher. Porté par un personnage démesuré que l'on n'oubliera pas de sitôt, *La ballade de Gueule-Tranchée* devrait trouver bien des adeptes !

AL F.

Glenn Taylor

La ballade de Gueule-Tranchée

GRASSET

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR BRICE MATHIEUSSENT

TIRAGE : 5 500 EX.

PRIX : 20 EUROS, 352 P.

ISBN : 978-2-246-75951-5

SORTIE : 13 JANVIER



9 782246 759515

13 JANVIER > ROMAN Etats-Unis

Brûle Babylone, brûle



Chase Insteadman a bien des soucis. La quarantaine approchant, il voudrait que l'on cesse de l'appeler Zoom, nom du personnage qu'il interprétait dans une série télévisée des années 1980, alors qu'il n'était

encore qu'un adolescent. Et s'il doit frayer avec la notoriété, il voudrait aussi que ce soit pour être autre chose aujourd'hui que le fiancé éploré d'une belle astronaute américaine bloquée dans une station spatiale russe refusant obstinément de sortir de son orbite autour de la Terre. Aussi, lorsque Chase rencontre une autre sorte de prisonnier de mondes parallèles, Perkus Tooth, critique emblématique et dérangé de la pop et contre-culture, n'est-il pas dépaycé. « Le bagou de Perkus englobait Monte Hellman, Lipstick Traces de Greil Marcus, le chantage de la Mafia contre J. Edgar Hoover à propos de turpitudes érotiques, [...] Vladimir Maïakovski et les futuristes, Chet Baker, le nihilisme, [...] le génie du Muppet Show, Frederick Exley, Out One de Jacques Rivette, la corruption des arts par le commerce en général, Slavoj Zizek sur Hitchcock, Franz Marplot sur G. K. Chesterton, Norman Mailer sur Mohamed Ali, les graffitis et le programme spatial, Brando comme icône dissidente, Brando comme saint sexuel, Brando comme Napoléon en exil. » Entre autres...

Et pendant ce temps-là, Babylone brûle. C'est-à-dire New York (et plus précisément, Manhattan Upper East Side), lieu matriciel de la plupart des huit romans de Jonathan Lethem, dont ce *Chronic City* est le quatrième traduit en français. Les mots auraient un sens, il faudrait convoquer celui de chef-d'œuvre. Cette histoire d'une amitié forgée dans la traversée des apparences est à la fois un roman de formation classique, une fable postmoderne et une réflexion politique sur l'idéalisme et la corruption. Il y a dans ces pages des échos du Bellow du *Don de Humboldt* et comme la rencontre improbable entre Pynchon, Charyn et Franzen. Il y a aussi des aigles amoureux, un tigre mystérieux qui terrorise la ville, de la neige en été et une résidence de luxe pour chiens perdus sans collier. Résidence qui est l'exacte métaphore de ce très beau livre.

O. M.

Jonathan Lethem

Chronic City

L'OLIVIER

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRANCIS KERLINE

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 23 EUROS, 496 P.

ISBN : 978-2-87929-705-7

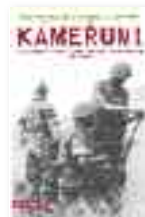
SORTIE : 13 JANVIER



9 782879 297057

6 JANVIER > HISTOIRE France

La guerre cachée



C'est un travail monumental sur près d'un quart de siècle oublié. De 1948 à 1971, la France a livré au Cameroun une vraie guerre d'usure. Trois auteurs, deux journalistes, **Thomas Deltombe**, **Manuel Domergue** et un historien de l'université de Yaoundé, **Jacob Tatsitsa**, ont mené pendant quatre ans une enquête serrée pour faire émerger toute l'ampleur de ce conflit secret. La décolonisation fut loin d'être pacifique comme en témoigne la lutte qui opposa les autorités françaises à l'Union des populations du Cameroun (UPC). Trois leaders de ce parti indépendantiste (Ruben Um Nyobé, Félix Moumié, Ernest Ouandié) ont été respectivement assassinés en 1958, 1960 et 1971. A la manière d'un grand reportage, en interrogeant les témoins, les journaux d'époque et les archives, le trio nous entraîne dans une



Ahmadou Babatoura Ahidjo, premier président camerounais, à l'occasion de la cérémonie d'indépendance, le 1^{er} janvier 1960.

aventure d'où va sortir la « Françafrique », une aventure où l'on croise Jacques Foccart, Pierre Mesmer, le général de Gaulle, Gaston Defferre et François Mitterrand. Cinquante ans après son indépendance – le 1^{er} janvier 1960 –, le Cameroun n'aura connu que deux régimes plutôt amaigrissants pour la population. Espions, coups tordus, barbouzes, délations, têtes coupées, exécutions publiques, massacres collectifs, assassinat au Pernod empoisonné et terreur en tout genre, tout est véridique dans cette histoire peu reluisante durant laquelle le Cameroun devient une sorte de « poisson-pilote des indépendances africaines ».

La France n'est certes pas responsable de tous les malheurs du Cameroun, mais ce livre implacable montre qu'il reste encore des pans entiers de cette « Françafrique » à révéler. **LAURENT LEMIRE**

Thomas Deltombe,
Manuel Domergue
et Jacob Tatsitsa

Kamerun !

LA DÉCOUVERTE

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 25 EUROS ; 744 P.

ISBN : 978-2-7071-5913-7

Sortie : 6 JANVIER



9 782707 159137

12 JANVIER > HISTOIRE France

La famille Curie

La correspondance entre **Marie Curie** et ses filles révèle le quotidien de ces femmes savantes.



Plus qu'une femme : une icône de la science. Impressionnante et austère veuve de Pierre Curie, toute à la production et à l'exploration de la radioactivité, auréolée d'un double prix Nobel et panthéonisée en 1995. Ainsi apparaît le plus souvent Marie Curie (1867-1934). Voici donc, au travers de cette correspondance inédite, l'autre facette de la vestale du radium. Ces quelque 200 lettres présentées par



Hélène Langevin Joliot, la fille d'Irène, et Monique Bordry, constituent une autre manière de suivre la vie de la grande physicienne. Bien sûr la science est présente. Elle se glisse dans ces misères, notamment entre Marie et Irène sur des questions de laboratoires, mais ce sont surtout les préoccupations quotidiennes qui s'affichent : la passion pour les bains de mer, la décoration des maisons en Bretagne ou en Provence, les flâneries avec Einstein sur les rives du Léman, la mélancolie à Varsovie ou la lecture du *Sido* de Colette que Marie apprécie tant. « Il est curieux à quel point il lui faut des souvenirs personnels pour tirer d'elle ce qu'elle peut donner de mieux. Son imagination

est uniquement descriptive, mais dans cet ordre d'idées c'est vraiment unique. »

En toile de fond de ces lettres qui s'échelonnent de 1905 à 1934, l'époque s'invite. La Grande Guerre évidemment au cours de laquelle Marie expérimente ses voitures radiologiques pour diagnostiquer les traumatismes des soldats, mais aussi l'affaire Stavisky ou encore Irène qui vient demander à sa mère de signer l'appel en faveur de Sacco et Vanzetti.

On y découvre également l'étrange communauté de savants qui se constitue à l'Arcouest, près de Paimpol. Les grosses têtes du moment s'y retrouvent et les filles Curie révisent la physique avec Jean Perrin, les mathématiques avec Emile Borel, l'histoire avec Charles Seignobos et la physiologie avec Louis Lapicque.

Rien que des professeurs à la Sorbonne, sans compter Marie Curie elle-même...

Au fil des lettres, on voit d'ailleurs se dessiner les deux personnalités de ses filles : Irène Curie (1897-1956), la sérieuse, la physicienne qui glisse quelques formules dans ses lettres, et Eve Curie (1904-2007), la littéraire qui aime la musique et les automobiles. La première obtiendra un prix Nobel en 1935 avec son mari Frédéric Joliot qui fait une arrivée discrète dans ce trio féminin ; la seconde sera pianiste, journaliste, biographe de sa mère et mourra citoyenne américaine à New York à près de 103 ans ! Cette correspondance agrémentée de quelques fac-similés fait surgir une famille Curie inattendue, avec une certaine joie de vivre et beaucoup de complicité. Témoin, cette scène en 1929 où Marie est accueillie aux Etats-Unis comme une star après un voyage en paquebot : « On m'a fait descendre par l'escalier de service pour éviter 60 reporters qui attendaient devant l'entrée principale. Puis nous avons fait de New York à Long Island une course sensationnelle. Devant nous, un policeman à motocyclette, donnant des coups de sirène et écartant d'un mouvement énergique d'une main ou de l'autre, toutes les voitures sur la route, moyennant quoi nous filions comme une voiture de pompiers lancée au secours d'un incendie. C'était tout à fait amusant. »

Marie Curie et ses filles
Lettres
PYGMALION
PRÉSENTÉ PAR HÉLÈNE LANGEVIN JOLIOT
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 19,90 EUROS ; 422 P.
ISBN : 978-2-7564-0457-8
Sortie : 12 JANVIER

L. L.



9 782756 404578

6 JANVIER >

PHILOSOPHIE France

Le grand cours de Ricœur



Paul Ricœur (1913-2005) demeure un des philosophes français les plus importants du XX^e siècle. Dans son testament il avait formellement interdit l'édition de ses cours. Le Seuil a fait exception pour ce fameux

cours donné à l'université de Strasbourg en 1953, au motif qu'il avait déjà été publié en 1982 par la Société d'édition d'enseignement supérieur.

C'est donc avec intérêt que les amateurs du philosophe et les étudiants apprécieront la publication de cette exégèse devenue « cours de Sorbonne » en 1957 qui balaie le champ de trois concepts fondamentaux de la métaphysique : l'être, l'essence et la substance.

JACQUES CHOISNEZ/SEUIL



Dans le débat qui oppose Platon à Aristote, Paul Ricœur tente de saisir ce qu'il appelle « *le rythme de notre philosophie* ». Avec la rigueur du phénoménologue, il examine ce battement de la pensée occidentale qui s'accélère avec l'apparition de ces trois concepts qui marquent une rupture avec les présocratiques. Le texte est d'une grande précision, comme toujours chez Ricœur, mais il s'agit d'un cours et l'on comprend bien que l'enseignant développait certains points devant son auditoire, sans pour autant avoir tout noté dans son polycopié.

Outre la possibilité de compléter le corpus des œuvres du philosophe, l'intérêt majeur de ce texte est de nous montrer la mécanique pédagogique de Ricœur, sa façon d'interroger les textes pour aboutir à une sorte de synthèse magistrale. Avec l'ouverture au public du Fonds Ricœur à l'Institut protestant de théologie, à Paris, cette publication vérifiée et annotée par Jean-Louis Schlegel aide à comprendre le professeur derrière le penseur.

L. L.

Paul Ricœur

Etre, essence et substance chez Platon et Aristote
SEUIL

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 360 P.

ISBN : 978-2-02-093204-2

SORTIE : 6 JANVIER



9 782020 932042

5 JANVIER > BD Québec

Un hôtel sur la Côte-Nord



JIMMY BEAULIEU/DEL COURT

De Montréal aux rives éloignées du fleuve Saint-Laurent, les interrogations existentielles de trentenaires métrosexuels vues par Jimmy Beaulieu, figure de proue de la toute nouvelle bande dessinée québécoise.



Peu ancrée dans la tradition locale, la bande dessinée québécoise n'émerge que depuis une douzaine d'années à l'initiative de petits éditeurs tels que La Pastèque ou Mécanique générale. Auteur par ailleurs des textes en joual du *Magasin général*, de Loisel et Tripp (Casterman), Jimmy Beaulieu en est une des figures de proue. En France, on n'a pu lire de lui que quelques pages dans des ouvrages collectifs. Il est heureux qu'il y soit enfin publié avec, coup sur coup, *A la faveur de la nuit* (Les impressions nouvelles, paru le 30 septembre) et cette *Comédie sentimentale pornographique*. Pornographique ? Par l'intention plutôt que par la réalisation. Mais érotique, certainement. Le dessinateur développe un trait rond et sensuel, réussissant à faire du sexe, au sens photographique du terme, le révélateur d'une société à la fois joyeuse et inquiète de trentenaires métrosexuels en interrogation sur leur devenir.

Louis et Corrine sont « en amour ». Mais Louis

accepte difficilement l'amour libre et bisexuel prôné par Corrine. Il décide de quitter Montréal pour la Côte-Nord, une région reculée du Québec, à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent. Il y a acquis un hôtel abandonné après s'être rapidement enrichi en réalisant un film très grand public et veut s'essayer à la bande dessinée. Il y a aussi Annie, une ex de Corrine. Celle-ci drague dans les bars lesbiens de Québec, où l'on croise également Simone, qui sortirait bien avec Martin si celui-ci n'était si absorbé par un projet de roman pornographique. Et d'autres encore.

Par petites touches, Jimmy Beaulieu nous introduit aux uns et aux autres, qu'on accompagne pour quelques tranches de vie. Et puis il se concentre sur cet hôtel de la Côte-Nord où, pour les vacances, Corrine rejoint Louis, qui a aussi invité Muriel et Léonce. Isolé, équipé comme un paquebot, avec salles de spectacle et de bal, l'établissement est propice à tous les fantasmes théâtraux, chorégraphiques, musicaux et sexuels, avec lesquels le dessinateur joue avec bonheur.

FABRICE PIAULT

Jimmy Beaulieu

Comédie sentimentale pornographique

DEL COURT,
« SHAMPOOING »

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 22,50 EUROS, 288 P. COUL.

ISBN : 978-2-7560-2461-5

SORTIE : 5 JANVIER



9 782756 024615